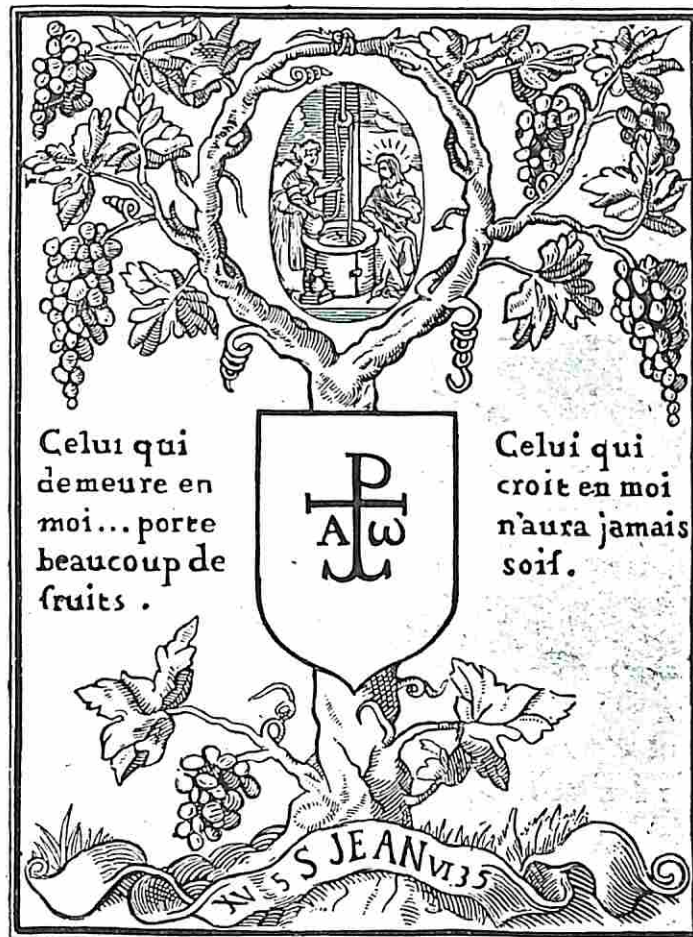


La FOI et la VIE

Revue de Quinzaine

RELIGIEUSE — MORALE — LITTÉRAIRE — SOCIALE



H. Armand-Delille del.

DIRECTEUR:
Benjamin COUVE

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION:
Paul DOUMERGUE

RÉDACTION
8, rue d'Alsace, à Saint-Germain-en-Laye
(Seine-et-Oise)

ADMINISTRATION
DELESSERT, libraire, rue Roquépine, 4, Paris

SOMMAIRE DU NUMÉRO 4

Notre Enquête	STOECKER.
L'Art religieux et la nouvelle église de Port-Royal	GUSTAVE SOULIER.
Pages vraies :	
Rome et les Missions protestantes	F.-H. KRÜGER.
Un collège de meneurs ouvriers	CHARLES GIDE.
La tristesse contemporaine	BENJAMIN COUVE.

MEMENTO DES JOURNAUX, REVUES ET LIVRES.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est de **10** francs par an pour la France; **12** francs pour les Pays de l'Union Postale.

Comme par le passé les abonnés du CHRISTIANISME AU XIX^e SIÈCLE recevront la REVUE au prix réduit de 7 francs pour la France et de 9 francs pour l'Etranger.

On s'abonne chez M. Delessert, libraire, rue Roquépine, 4.

La Direction prend d'une façon générale la responsabilité des idées développées dans les articles de la Revue: mais il demeure expressément entendu que chaque collaborateur n'a la responsabilité que de l'article signé par lui.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'un envoi de 50 centimes.

il n'en faut pas plus pour tuer cette race pour qui la règle du couvent est mortelle...

« Comme tous ses confrères, le P. Laval est de son ordre avant tout, Français d'occasion seulement et quand cela peut servir ses intérêts ».

..

En février 1871, nouvelle enquête et nouveau rapport, cette fois-ci du capitaine de frégate de la Motte-Rouge. Les Pères avaient laissé dire que M. de la Roncière avait été condamné à 10 ans de galère pour son attitude à l'égard de la mission aux Gambier, et que Dieu avait puni les résidents français mêlés à ces affaires et morts tous les trois. Les officiers français durent insister pour visiter les prisons. Sauf une, toutes les fenêtres avaient été murées. Il y avait là de jeunes êtres condamnés « pour avoir blasphémé » à la prison perpétuelle jusqu'à la mort. C'étaient huit jeunes gens, des enfants presque.

« Quant au P. Laval, il craint tout pour son œuvre de la part des Européens, écrit le même M. de la Motte-Rouge. Il fait ce qu'il peut pour les éloigner de son île et pour les empêcher de voir ce qui s'y passe... Le système oppressif qu'il a établi, vient certainement en aide au terrible fléau qui menace de réduire à néant, en quelques années, cette race jadis forte et vigoureuse. »

La mesure était comble. Au reste, l'impératrice n'était plus là pour couvrir les missionnaires. Le P. Laval fut rappelé. Seulement, le P. Nicolas, qui lui succéda, continua son œuvre dans le même esprit. Pour lui aussi, l'archipel était comme l'apanage et la ferme de la mission. Il faisait pêcher la nacre par ses ouailles. Il la payait environ 25 centimes le kilogramme, outre ce qu'il prélevait comme dîme et à titre d'amendes. Il la revendait couramment à raison de 3 francs. Les bénéfices servaient à acheter de vastes terrains à Tahiti, à construire des séminaires et des églises. Et cela dura jusqu'à l'annexion de l'archipel, en février 1881.

Le pays s'était appauvri; la population avait péri. Une atmosphère morale, qui était de plomb, pesait sur ce qui restait de pauvres insulaires. Mais les Picpusiens avaient fait triompher aux Gambier la théocratie catholique, ils avaient réalisé l'idéal d'une mission catholique. Ils avaient trouvé une « population aux mœurs douces »; ils en ont fait des martyrs de l'asservissement religieux et de l'oppression civile que Rome pratique chaque fois qu'elle le peut.

..

« Les ministres protestants sont surtout des distributeurs et des marchands de Bibles », dit l'écrivain des *Causeries du Dimanche* — annexe de la *Croix*. Toutes réserves faites au sujet de cette définition très incomplète, et surtout au sujet du terme de « marchands », je n'en dis pas moins : Dieu merci !

En effet, deux forces religieuses et sociales sont en présence dans le monde, au milieu des païens comme en Europe; elles sont opposées : c'est Rome, d'une part, et de l'autre, la Bible, ou mieux, l'esprit de Rome et l'esprit de la Bible. L'un, substituant à la morale la magie et remplaçant la volonté par un geste dévôt, mène à la stérilité et à la ruine les individus et les peuples qui se laissent faire. L'histoire de l'Europe et de l'Amérique latine est là pour en témoigner. L'autre, l'esprit de Jésus, tend à développer toutes les facultés nationales, dans la libre et riche harmonie voulue par le Créateur, et sollicite chacun de nous à consacrer tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons à Celui qui nous a sauvés et dont nous voulons hâter le retour et le règne de justice, de paix et de gloire ici-bas.

F.-H. KRÜGER.

UN COLLÈGE DE MENEURS OUVRIERS

A l'heure même où l'Angleterre va fonder à Karthoum une Université pour civiliser le Continent Noir et pour transformer les chefs farouches des derwiches en auxiliaires et en collaborateurs de son œuvre colonisatrice, elle va fonder dans son propre sein, à Oxford, une autre Université, non moins originale et inspirée presque du même esprit; celle-ci a pour but en effet d'initier à la vie intellectuelle les chefs de ces masses populaires profondes que Macaulay appelait les barbares et que l'on appelle quelquefois l'Angleterre noire, *Dark England*.

En d'autres termes, il s'agit de créer un collège destiné à recevoir les ouvriers qui ont quelque ambition politique ou sociale et leur donner toute la culture intellectuelle nécessaire pour qu'ils puissent exercer leurs talents et leur influence sur le peuple de la façon la plus profitable aux intérêts généraux de la civilisation. On a joué récemment à Paris une pièce de théâtre qui a fait assez de bruit, *les Mauvais Bergers* de Mirbeau. Hé bien! il s'agit de former, au lieu de ces mauvais bergers, de bons bergers. Le peuple sera toujours conduit par des *leaders*, des meneurs : mais plus il y en aura de bons, moins il y en aura de mauvais, ou du moins les bons pourront contrebalancer l'influence des mauvais.

C'est une grande idée. A vrai dire elle ne vient pas des Anglais, mais de deux jeunes Américains, étudiants à Oxford, notamment M. Walter Vrooman; toutefois les Anglais se consolent d'avoir été devancés en saluant dans cette innovation, qui d'ailleurs va se réaliser sur terre anglaise et au profit

des classes ouvrières anglaises, une première manifestation de l'alliance anglo-américaine.

Et qu'on ne croie pas que cette expérience soit tentée dans un esprit conservateur, avec la préoccupation mesquine de consolider l'économie capitaliste et bourgeoise et de transformer ces mauvais bergers du peuple en bons chiens de garde pour défendre l'ordre et la propriété. Nullement.

En permettant au peuple de recevoir une instruction supérieure et de faire ce qu'on appelait autrefois en français d'un nom si beau « ses humanités », les promoteurs de cette université se proposent seulement d'en faire des hommes dans le sens le plus complet de ce mot, « de leur apprendre à connaître les grands faits et les forces du monde dans lequel ils vivent, de les éclairer sur les problèmes de leur propre vie et de les rendre mieux capables d'aider leurs camarades; non pas seulement de leur apprendre à supporter plus patiemment leur état actuel, mais de les rendre capables de mieux préparer, comme auteurs intelligents et responsables, l'état futur. »

Il ne s'agit pas de les enlever à leur milieu, de les déclasser, pour en faire des candidats aux professions libérales et grossir ce prolétariat intellectuels dont on commence à s'inquiéter aujourd'hui. Non : mais ces ouvriers deviendront peut-être administrateurs de *Trade Unions* ou de sociétés coopératives, peut-être directeurs de grèves, peut-être membres de conseils municipaux ou du Parlement. En tout cas, ils sont citoyens : et n'avoir pour apprendre ses devoirs de citoyen que les journaux à un sou — ce qui est aujourd'hui le cas du peuple souverain, Démos, dans nos pays d'Europe et d'Amérique, c'est vraiment inquiétant pour la santé morale de ces peuples et même pour l'avenir de la civilisation chrétienne.

Il ne faut pas faire cette objection qu'il y a déjà des écoles professionnelles : car dans ces écoles, on peut apprendre tous les métiers, hormis celui de citoyen.

Les jeunes gens dont nous venons de parler se sont émus de cette situation. Ils ont regardé alors à cette glorieuse Université d'Oxford qui, depuis plusieurs siècles a reçu et formé dans ses opulents collèges tous les fils de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie, tous ceux qui ont contribué à faire l'histoire de l'Angleterre, et ils lui ont dit (ce sont les propres expressions de leur circulaire) comme au jeune homme riche de la parabole : « Il te manque encore quelque chose : va et partage tes biens aux pauvres ! » Ils ont loué une vieille et pittoresque maison comme on en trouve encore à Oxford, bâtie en 1649, avec un jardin, suffisante pour recevoir 60 pensionnaires. Elle s'ouvrira le 22 février, jour anniversaire de la naissance de Washington; et elle

sera placée sous le vocable de Ruskin, le littérateur esthète et socialisant le plus célèbre en ce moment du monde anglo-saxon.

Aucune condition d'admission ne sera imposée : ni âge, ni sexe, ni diplôme, cela va sans dire : savoir lire et écrire, c'est tout. Le prix de pension sera de 10 schell. (12 fr. 50) par semaine, tout compris, même le blanchissage. Les droits d'étude seront de 6 £ (150 fr.) par an; c'est un prix un peu élevé, mais on ne veut pas faire une œuvre de charité. Du reste il y aura, au moins pour la première année, un certain nombre de bourses gratuites et on prendra aussi les mesures nécessaires pour que ceux qui le voudront puissent gagner par leur travail, au dehors de leurs heures d'étude, le salaire nécessaire pour rembourser leurs frais de pension et d'étude. Et quelques-uns trouveront cet emploi et ce salaire sans avoir besoin de sortir du collège, car tout le personnel de service (3 domestiques, 2 cuisiniers, 1 jardinier, 1 régisseur) sera recruté parmi les étudiants eux-mêmes et n'aura à fournir que 4 heures de travail par jour,

Les demandes d'admission adressées par lettres ont été si nombreuses qu'on n'a pu les accueillir toutes. On a retenu les 50 qui ont paru les plus intéressantes.

Le programme des cours comprend :

- Biographie des grands hommes d'Angleterre ;
- Histoire de la science ;
- Histoire de l'Angleterre et des Etats-Unis ;
- Sociologie ;
- Histoire industrielle.

Et ultérieurement on y adjoindra l'Economie politique, la philosophie, les institutions du temps présent (ce dernier sous forme de conférence faite par des spécialistes.) Des dames participeront à l'enseignement et, par leur présence dans les réunions du soir, donneront aux ouvriers l'habitude de la vie de société.

L'action du collège serait trop restreinte toutefois si elle ne s'exerçait que sur ses pensionnaires ; elle s'étendra par correspondance à tous les hommes de bonne volonté. Tous les ouvriers qui voudront bénéficier dans la mesure du possible de cette Université n'auront qu'à écrire au secrétaire (C. Beard, 14, St Giles, Oxford). Celui-ci leur enverra les livres les mieux choisis pour leur donner une instruction suivie ou pour compléter les lacunes — moyennant un paiement d'avance de 2 s. (2 fr. 50) pour le premier mois et 1 s. (1 fr. 25), chaque mois suivant : — mais auparavant il leur enverra un questionnaire très détaillé, dont le candidat devra remplir les blancs. « Nom. — Adresse. — Profession. — Age (pas pour les dames, *sic*). — Taille (*sic*). — Poids (*sic*). — Santé. — Instruction déjà reçue. — Livres déjà lus. — Temps disponible pour l'étude. — Argent disponible pour l'achat

des livres. — Si l'on a l'habitude de la parole en public. — Si l'on a déjà publié quelque chose. » Et enfin celles-ci qui paraîtront encore plus surprenantes, mais qu'il faut admirer, tant elles montrent non d'indiscrète curiosité mais au contraire de noble respect pour la personne humaine : — « Quelles sont vos convictions politiques ? — Avez-vous des ambitions politiques ? — Désirez-vous un conseil sur la direction à donner à vos études, ou avez-vous une opinion déjà faite à cet égard ? — Quel idéal vous faites-vous quant à l'emploi de la vie ? »

Et certes, par les réponses à ces questions, on peut déjà assez bien juger un homme.

Vraiment, voilà un collègue où j'aurais été très fier d'être professeur et même très heureux d'être étudiant.

CH. GIDE.

LA TRISTESSE CONTEMPORAINE

Ce petit livre est le témoignage d'un « enfant du siècle », qui refait pour lui-même, et pour d'autres, l'inventaire de sa foi, et qui apporte à cette besogne, assez triste en effet, une grande sincérité, parfois éloquente, un sentiment presque douloureux de l'inégalité, de la disproportion entre les besoins constatés et les satisfactions offertes.

Il y a, bien évidemment, trop de choses dans ces 200 pages, trop de sujets effleurés. Qu'on en juge par cette courte analyse, ce sommaire plutôt.

Après avoir, lui aussi, proclamé « l'illusion scientifique », ce que d'autres ont appelé « la banqueroute de la science », et parlé des « trois tristesses apostoliques », la tristesse du Siècle, la tristesse selon le monde et la tristesse selon Dieu — je doute fort que l'auteur ait bien interprété I Corinth. VII, 10 — il étudie en une série de chapitres souvent très courts l'idéal démocratique, la Révolution française, Napoléon, la réaction néo-chrétienne (Jos. de Maistre, Chateaubriand, etc.), le romantisme, Leopardi, les fondateurs du communisme, Auguste Comte, Schopenhauer, 1870, l'internationalisme et l'anarchie, le féminisme, l'individualisme dans les arts (1), Ri-

* *La Tristesse contemporaine, essai sur les grands courants moraux et intellectuels*, par H. Fierens-Gevaert. — Paris, Alcan, 1899. — Un vol. de la *Biblioth. de philos. contemp.*, 2 fr. 50.

(1) L'auteur M. Fierens-Gevaert, a écrit sur l'*Art contemporain* un Essai que l'Académie française a couronné.

chard Wagner, Tolstoï, l'Union par l'Action morale, les progrès de la décadence et de la superstition, Nietzsche, pour aboutir à une conclusion qui a douze pages.

Mais à cette critique (si c'en est une), M. Fierens-Gevaert répondrait sans doute qu'il n'a pas prétendu *étudier* tous ces sujets dans son livre, quoiqu'il les ait approfondis pour son propre compte : il les suppose connus de ses lecteurs, il se contente d'en marquer l'enchaînement ou d'en déduire la philosophie, il veut montrer comment de tous ces éléments s'est formée notre âme moderne, l'âme contemporaine de ceux-là mêmes qui n'ont jamais lu Auguste Comte et ne sont jamais allés à Bayreuth.

Quelle impression générale ressort de cette revue rapide, mais non superficielle, de tout un siècle ?

L'impression générale est triste. L'auteur se défend d'être un pessimiste, il est plutôt un attristé, et peut-être prête-t-il à ses contemporains en bloc, une tristesse qui est celle de beaucoup d'âmes sans doute ; mais ces âmes sont pourtant une petite minorité, une élite qu'il ne faut pas confondre avec la masse, hélas ! trop peu préoccupée des idées générales et généreuses pour partager cette savante mélancolie. Après tout, n'est-ce pas une élite qui mène le monde, et le monde n'est-il pas gouverné par des idées qu'il ignore, ou, du moins, qu'il ne connaîtra qu'après coup, lorsque des sommets éclairés d'abord, la lumière sera descendue dans les vallées et dans les bas-fonds ?

Ce que l'on constate, en considérant ce siècle écoulé, c'est la dissolution des liens qui rattachaient ensemble les hommes, et à travers « les grandes étapes de l'égotisme contemporain » le progrès d'un individualisme anarchique qui est tout ensemble le produit et la cause de cette dissolution. Tout, même les conceptions en apparence les plus diverses, le romantisme comme le positivisme, Napoléon comme Wagner, a contribué à isoler l'homme de l'homme, et à détacher l'homme de Dieu comme de ses semblables, à *déséquilibrer* la société et l'individu lui-même, en ruinant les appuis traditionnels, en développant la tyrannie de l'individu et en ne multipliant les moyens de jouir que pour montrer successivement le vide et le néant de ces jouissances, impuissantes à satisfaire un appétit toujours grandissant. En sorte que, si l'on pouvait résumer d'un mot l'impression qu'on éprouve, ce serait moins de la tristesse que de la fatigue, une sorte de lassitude ou de courbature morale.

M. Fierens-Gevaert est spiritualiste décidé. C'est